

Selon Dalí, le centre du monde se trouverait à Perpignan. D'autres élisent Taos, au Nouveau-Mexique, à quelques kilomètres de Los Alamos et de ses expérimentations atomiques. Depuis les années 1920, des vagues d'artistes ont fait de ce coin perdu en territoire indien le point névralgique des utopies communautaires.

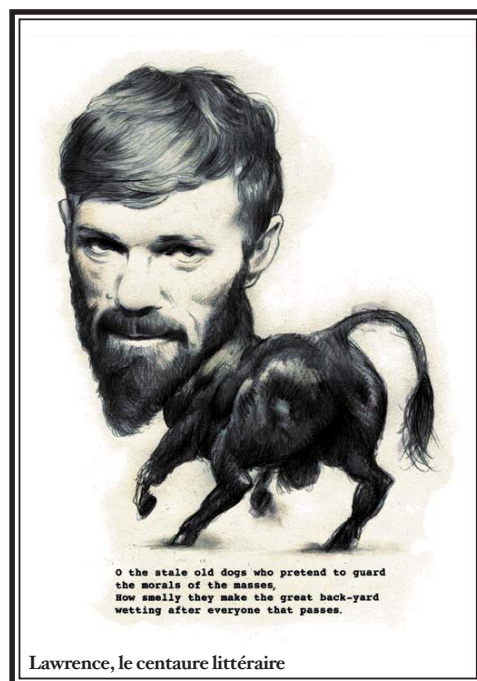
C'est en septembre 1922 que l'écrivain anglais David Herbert Lawrence fit le voyage. Il répondait à l'invitation de Mabel Luhan, une riche héritière de la côte Est, mécène à ses heures perdues. Après la Première Guerre mondiale, elle abandonna le cynisme des villes pour le Grand Ouest rédempteur. DH Lawrence, lui, a 37 ans. Il a depuis trois ans quitté l'Angleterre grise et mouillée, mais surtout pudibonde. Ses livres y sont régulièrement censurés. Même si Lawrence n'a pas encore écrit *Lady Chatterley*, l'obsessionnelle célébration du corps, élevant l'acte sexuel à une mystique païenne est déjà présente dans son œuvre. Depuis 1919, la Méditerranée se prête à sa bohème paradoxale; une existence modeste reposant exclusivement sur ses publications et un arrangement faussement libre avec

Sur les traces de Taos, le nouveau monde de DH Lawrence

Par Agnès Villette

Illustration, Guillermo Ganuza

AMÉRIQUENS PRANTE



Temple of the Great Spirit, Tarryall, Colorado. Birger Sandzén, 1922

Frida, une aristocrate allemande, ayant, pour lui, abandonné ses enfants. Une vie faite de fuites, d'hôtels en meublés, alternant la solitude et la promiscuité des cercles d'artistes, théâtralement ponctuée par les disputes légendaires du couple. Les frustrations et les rancœurs, l'absence de reconnaissance, la cruauté de ses contemporains et de la critique n'entameront jamais l'absolue vocation de Lawrence. Depuis ses premiers poèmes dans les Midlands, jusqu'aux dernières pages de son journal à Vence, il écrit avec la même détermination, expédiant romans, chefs-d'œuvre et essais, en quelques semaines.

L'idée de partir n'est pas nouvelle. Depuis plusieurs années, l'écrivain rêve d'une communauté autarcique et isolée. Les causeries enfanteront Rananim, un lieu idéal. Lawrence entretient un individualisme singulier, nourri de la conviction de sa perpétuelle différence. À la détestation de l'Angleterre s'est ajouté l'ennui de l'Europe, le rejet de la civilisation et l'intuition d'une vie possible ouverte sur de nouveaux horizons. Après la guerre, le Vieux Continent lui paraît incarner "l'impudence et le désordre", le poids de l'Histoire y est trop oppressant et sa civilisation pourrissante. Mabel, qui venait de lire ses romans, l'invite à Taos, lui offrant une maison en adobe, près de l'ancien pueblo indien. Sa générosité, rehaussée par une prose convaincante qui présente le Nouveau-Mexique comme "l'aurore du monde", suscite une réponse enthousiaste. Rananim, d'abord infléchi vers l'Orient, prend désormais le chemin de l'Ouest. L'Amérique impressionnait Lawrence par son absence de passé. Il envisageait une esthétique qui aurait le pouvoir de régénérer la civilisation. "Les Américains doivent reprendre l'existence là où les Indiens, les Aztèques, les Mayas, l'ont laissée... Ils doivent capturer l'impulsion de la vie que Cortès et Colomb ont assassinée." L'idéalisme n'était d'ailleurs pas dénué d'un ►



The Hour of Splendor, Bryce Canyon, Utah. Birger Sandzén, 1928

certain pragmatisme, puisque l'auteur se rapprochait en Amérique d'un lectorat fidèle qui alimentait ses revenus.

Les premières impressions traduisent la sensation d'un ailleurs inouï, dans la radicalité du paysage. *"Le moment où j'ai vu l'aube, lumineuse et fière, sur les hauteurs désertiques de Santa Fe, mon âme s'est figée."* Un franchissement inégalé. Mais rien n'est simple. Lawrence cultive le tiraillement entre un idéalisme forcené et le pessimisme de la lucidité. Son esprit acerbe épingle l'infatuation de son hôte, la superficialité du folklore local et la vanité de ces Blancs aux confins culturels d'autres mondes. La personnalité égocentrique de Mabel avait réuni dans ce recoin américain une cour d'artistes qui devait profiler l'intelligentsia de l'époque. Au-delà des affinités spirituelles entre Mabel et Lawrence, l'invitation n'était pas désintéressée : elle avait la conviction que l'écrivain apporterait une caution intellectuelle à cette région considérée comme le nouvel Éden. Mabel avait imaginé que Lawrence, célébrant l'éternel féminin comme une alternative à la violence machiste de l'Occident, serait l'accoucheur de ses intuitions visionnaires d'osmose entre corps et esprit tout en silhouettant le Nouveau-Mexique comme espace de rédemption. Il s'obstina à la décevoir, restreignant l'influence du Sud-Ouest américain à un court roman. C'est avec les peintres et les photographes que Taos prit son épaisseur, ville artiste dans la tradition européenne des villes-phares. Après quelques semaines, le caractère volatile de Mabel généra des tiraillements que la jalousie vindicative de Frida ne pouvait tolérer. Grand zéléateur des femmes, la vie conjugale de Lawrence dérapait dans le boulevardier.

De la maison de Mabel, rien n'a changé ; et pourtant, tout a disparu. L'enfant terrible de Taos, Dennis Hopper, l'acheta en 1970 et la rebaptisa "The Mud Palace",

pour y installer la contre-culture en errance. Une faune éclectique succéda à la première : Dylan, Cohen, Jodorowski. La maison eut son lot d'orgies et de fêtes psychédélics. Sept ans plus tard, au plus fort du délire paranoïaque, Hopper, persuadé que le fantôme de Mabel le poursuivait, vendit le lieu, le délestant de tous ses meubles.

Hopper lança : *"DH Lawrence a habité à Taos neuf mois, moi neuf ans."* Les liens semblent ténus entre le cow-boy christique et le poète pugnace. Pourtant, dans *Easy Rider*, Jack Nicholson porte un toast *"à ce vieux Lawrence"*. La veille, l'acteur et le réalisateur s'étaient rendus à la chapelle du poète pour y gober des acides. Deux générations d'artistes qui ne se sont pas croisées, sauf par l'intermédiaire de Dorothy Brett, une vieille fille peintre embarquée avec le couple Lawrence. Cette figure locale s'éteint à Taos en 1977, adulée comme *"la première hippie ou dernière des grands bohémiens."* Elle fut aux côtés de Mabel et de Frida une des dernières gardiennes du temple érigé à la mémoire du poète qu'elles avaient tenté de s'approprier.

Si le Nouveau-Mexique eut pour Lawrence une importance séminale, il y habita très peu. Il s'agit plutôt d'une idéalisation qui se nourrissait de l'éloignement. Trois séjours successifs compliqués par les visas et la tuberculose progressant dans son corps constituent un triptyque temporel. Lorsqu'il rentre en Angleterre en mars 1923, Lawrence a décidé de s'installer définitivement à Taos. Un soir de décembre, au Café Royal, à Londres, il lance de manière tonitruante une invitation à le ►

"Le moment où j'ai vu l'aube, lumineuse et fière, sur les hauteurs désertiques de Santa Fe, mon âme s'est figée"

suivre. Les convives présents sont de vieux amis, aussi le sentimentalisme des adieux, l'alcool et les serments d'amitié multiplient les promesses. Au comble de l'ébriété, Lawrence, mauvais buveur, s'évanouit, abandonnant l'addition.

Au jour du départ, seule Dorothy Brett était présente. La géométrie sentimentale changeait, la rivalité entre Frida et Mabel se compliquait d'une troisième femme. Pour sceller le retour, Mabel offrit un ranch dans la montagne. Frida contraignit son compagnon à accepter Kiowa ranch, décrépi et à une demi-journée de cheval de tout commerce. C'était leur première résidence sédentaire. En remerciements, Mabel reçut le manuscrit de *Sons and Lovers*, qu'elle donna à son psychiatre, n'en mesurant pas l'importance... Pendant cette période, Lawrence écrivit peu. Les restaurations et l'aménagement du ranch mobilisèrent l'énergie du groupe secondé par quelques Indiens. À 20 kilomètres de Taos, perdu au bout d'une piste de terre, au milieu des pins, Lawrence vécut des mois laborieux mais heureux, adonnés à la vie rustique. Le ranch existe toujours, touchant de simplicité, parcouru de fantômes, il vieillit sous la poussière de l'adobe et les aiguilles de pin. Au cœur d'une nature magnifique mais écrasante, il rend perplexe sur la détermination de ces Anglais à vivre dans un isolement aussi extrême. Lawrence sentit sa santé mentale faiblir, mais la dureté de l'existence et la nécessité d'écrire laissaient peu de place aux atermoiements. Au cœur de la forêt, les crissements mécaniques des machines à écrire soulignaient l'industrielle existence d'une vie dévolue à la littérature. Frida et Brett passaient des heures à taper ses manuscrits, alors qu'il

En Provence, quelques jours avant sa mort, Lawrence élaborait d'illusoires projets de retour. Taos était passé d'un projet utopique à la nostalgie d'un idéal



In the Black Canyon. Birger Sandzén, 1920

écrivait sous un immense pin, face au ranch. Georgia O'Keeffe immortalisera plus tard, dans une perspective vertigineuse, la silhouette effilée de l'arbre. En retrait du ranch, dans un appartement minuscule, Brett avait établi sa chambre. La décoration minimaliste n'a pas bougé, les couleurs passées livrent un habitat rudimentaire qui ressemble aux intérieurs sages et tristes de Van Gogh.

Les trois séjours au Nouveau-Mexique s'achèvent par le retour en Europe en 1925. Ils accompagnent l'avancée de la maladie alors que Lawrence se forge la conviction bizarre que seule la vie au ranch peut garantir sa guérison. En Provence, quelques jours avant sa mort, il élaborait d'illusoires projets de retour. Taos était passé d'un projet utopique à la nostalgie d'un idéal.

Deux lieux posthumes seront ajoutés au culte du grand écrivain que Frida sculpta avec soin. Quelques années avant la mort de Lawrence, elle avait rencontré un jeune militaire italien, qu'elle s'empressa d'épouser en troisième nocce. C'est donc l'amant, Angelo Ravagli, qui fut chargé en 1935 d'exhumer le poète afin de rapatrier ses cendres de Vence. Il avait construit, sur les ordres de Frida, une chapelle, esulée et perdue dans les pins. Les légendes abondent sur le périple des cendres. Urne aurait été vidée dans la mer, pour éviter la suspicion de l'immigration américaine, elle aurait ensuite été oubliée à la gare dans l'effusion des retrouvailles et, pour éviter qu'elle ne soit subtilisée par la tyrannique Mabel, les cendres auraient été mélangées au ciment de l'autel. Entre-temps, Lawrence était devenu un écrivain célèbre et la petite chapelle un lieu de pèlerinage littéraire. L'autel baigné d'une lumière diffuse porte le symbole que Lawrence avait fait sien, le phénix à deux têtes.

La reconnaissance tardive arriva accompagnée du double scandale de *Lady Chatterley* et d'une exposition de peinture. Le style peu académique des toiles ►



Sunset in the Mountains. Birger Sandzén, 1923

souligne ses thématiques obsessionnelles : la célébration du corps, la liberté érotique et le sexe masculin. N'ayant jamais maîtrisé le langage pictural, Lawrence livre crûment ce que ses romans explorent dans leur maîtrise stylistique. Il imputait l'absence flagrante de grands peintres en Angleterre à une société entretenant un rapport faussé à la vie et "paralysée par la peur". Ses toiles, aux couleurs terreuses, puisent aux sources mythologiques, elles célèbrent une ère d'avant le péché originel. Étranges et dérangeantes, elles exhibent des corps déformés par l'ignorance de la perspective, où les fessiers l'emportent en taille sur les têtes.

En juin 1929, la Warren Gallery de Londres l'expose. On comptabilise en quelques jours 12 000 visiteurs. La presse relaie très vite l'événement par des attaques féroces. Le style mais surtout l'immoralité sont fustigés. La police saisit treize toiles, qui séjourneront plusieurs semaines en cellule, à défaut de son auteur. Lawrence suit l'affaire depuis la France. Une fois de plus, révolté par l'incompréhension rencontrée, il conforte sa profonde hostilité à l'époque. Cherchant à sortir les toiles d'Angleterre pour éviter leur destruction certaine, il refuse l'intervention des intellectuels. Elles rejoindront Lawrence en Provence, avant d'être acheminées à sa mort au Nouveau-Mexique, où Frida s'était installée. Veuf, Ravagli les vendit pour une somme inconnue à un hôtelier de Taos. Neuf des treize toiles incriminées sont exposées à l'hôtel La Fonda. Elles occupent un mur d'une salle sans style, pudiquement cachées par un rideau coulissant. Comme dans un peep-show, elles sont dévoilées pour 3 dollars. Trainant dans cet hôtel du bout du monde, elles vivent une existence parallèle, ni oubliées, ni reconnues, aguichant les touristes et les voyeurs par un panneau "DH Lawrence's forbidden art".

Hôtel La Fonda. 108 South Plaza. Taos. USA. www.lafondataos.com

*C'est vers l'Ouest
que le peintre Birger
Sandzén tournait
son regard*

COULEURS COLORADO

La palette de Birger Sandzén

Par Samuel Dambert et Anne-Sophie Guiguet

Birger Sandzén est volontiers désigné comme le Van Gogh américain. Faux! Il ne s'est jamais coupé l'oreille. C'est, de plus, méconnaître la profondeur tourmentée de Van Gogh, tout comme la monumentale légèreté de Sandzén. Birger Sandzén naît en Suède en 1871, à l'heure où l'impressionnisme bourgeoise à Paris. Quelque vingt-trois ans plus tard, après avoir échoué au concours d'entrée à l'Académie Royale de Stockholm, il part pour Paris. Là, il se lie à quelques artistes américains expatriés dont les évocations de l'Ouest font écho à sa fascination pour la ruralité américaine, ses paysages, ses Indiens. C'est alors que sa trajectoire prend un virage atypique: le jeune Suédois s'exile au Kansas. Il y enseignera la peinture. Pendant dix ans, il s'ajuste à cette nouvelle vie, crée quand il le peut, et découvre la prairie du Midwest, ses dimensions et sa lumière. En 1905, il embarque pour un périple artistique de dix-sept mois à travers l'Europe. À son retour, il détruit toutes les œuvres de son atelier. C'est désormais vers l'Ouest que Sandzén tourne son regard. Le Nouveau-Mexique, l'Arizona, le Nevada, la Californie deviennent ses destinations d'élection. La lumière lui apparaît plus brillante dans ce climat aride et ces paysages démesurés; alors sa palette éclate, privilégiant les couleurs franches, presque acidulées. Le pointillisme se fait kaléidoscopique. Ses toiles prennent des proportions monumentales pour restituer la grandeur de la Sierra, des canyons, des montagnes, et la peinture, déposée en couches épaisses, donne corps à cette géologie. Birger Sandzén n'est pas un peintre d'avant-garde, plutôt une personnalité hors normes qui a su défricher sa propre trajectoire. Voyager, peindre, enseigner, chanter pour accompagner sa femme pianiste de sa belle voix de ténor: telle fut la vie de Birger Sandzén qui, décidément, fut tout sauf un peintre maudit.

Colors of the West, the Paintings of Birger Sandzén. Jusqu'au 12 septembre 2010.

COURTESY SANDZÉN FOUNDATION COLLECTION; BIRGER SANDZÉN MEMORIAL GALLERY, LINDSBORG, KANSAS



Birger Sandzén lors d'une excursion champêtre avec des étudiants en art